

que. M. Camille Vergniol s'en étonne. Parbleu ! c'est précisément faute d'une activité normale qu'il se perdait en rêves compliqués.

Quant à Jeanne Duval, la mulâtresse, la grande taciturne, le vampire à qui il était lié comme le forçat à la chaîne, c'était une fille d'assez bas étage qui riait aux éclats lorsqu'un visiteur émettait l'hypothèse que Baudelaire pût être jaloux et qui en prenait à son aise avec lui. Tout inoffensif que fût le poète, il n'en a pas moins traîné ce boulet toute sa vie. Qu'est-ce qui l'attachait à elle ? L'habitude, un goût persistant de vague exotisme, et surtout le désir d'une société féminine, ce qui n'est forcément ni de l'amour, ni rien qui y ressemble.

Un goût persistant de vague exotisme ! C'est un peu vague, en effet, pour expliquer cette liaison indénouable avec un être si peu compréhensif du poète.

Et quant aux raisons de la rupture si rapide de Baudelaire avec M^{me} Sabatier, elles sont, je pense, beaucoup plus délicates et compliquées que ne le croit M. Souday. Baudelaire écrit en effet à son amie d'un jour : Tu es femme, tu me trahiras. Car il voulait garder la sérénité de son intelligence que les douleurs de l'amour trahi ternissent.

Pour lui l'amour et la sensualité ne furent que le levain de son intellectualité.

R. DE BURY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La mort de J.E. Rodo.— Carlos Reyes : *El Terrano*, « Renacimiento », Montevideo.— Federico Gana : *Días de campo*, éditions de « Los Diez », Santiago (Chili). — Angel Estrada : *Las Tres Gracias* (sans indication typographique), Buenos-Aires. — Pedro Prado : *Los Diez*, Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

Les lettres Hispano-Américaines, qui subirent l'année dernière avec la mort de Ruben Dario la perte de leur plus grand poète, viennent d'éprouver par la disparition de **José Enrique Rodo** la perte de leur plus grand prosateur. Penseur intense en même temps qu'écrivain très délicat, Rodo était en notre littérature une figure saillante, aussi forte qu'attrayante ; ses livres singuliers ont été pour la nouvelle génération quelque chose comme un évangile de pensée, d'esthétique, d'idéalisme personnel et national. Sa mort inattendue, survenue au cours d'un récent voyage en Europe, dans un coin de l'Italie, a produit par suite dans son pays, l'Uruguay, et dans toute l'Amérique, une profonde impression. La presse, les centres littéraires, la jeunesse intellectuelle ont payé à sa mémoire le tribut des hommages les plus hauts et les plus sentis, cependant que ses compatriotes reçoivent ses nobles dépouilles avec des honneurs signalés. Une longue et bonne amitié nous unissait à J. Enrique Rodo. Au début de notre carrière littéraire, il nous écrivit une belle page

pour servir de préface à notre recueil *Toison*, page qui ne put malheureusement paraître en tête du volume. Il y a un an, à l'occasion de son dernier livre, *El Mirador de Prospero*, nous avons présenté dans le *Mercure* (numéro du 1^{er} octobre), le labeur d'ensemble de l'illustre écrivain, avec l'admiration et la sympathie qu'il nous impose. Quand paraîtront les œuvres qu'il a laissées inédites, nous compléterons l'étude de sa personnalité exceptionnelle. Aujourd'hui, nous allons parler de nos nouveaux romanciers, en rendant compte de leurs derniers livres.

Comme nous l'avons déjà dit, le roman est cultivé actuellement dans nos Lettres par de nombreux et enthousiastes écrivains. Ainsi que l'était l'histoire il y a quelques années, ce genre est aujourd'hui l'objet d'une dilection fervente. C'est que, si l'histoire est la narration de la vie, pour ainsi dire extérieure, des peuples, le roman est, en général, l'interprétation de leur vie intime, profonde. De là vient que nos nouveaux romanciers traitent de préférence le thème représentatif, national ou autochtone, s'efforçant de la sorte de créer le véritable roman hispano-américain.

Ainsi M. Carlos Reyles, Uruguayen, qui est un de nos meilleurs romanciers, s'est affirmé comme un interprète vigoureux et fidèle du milieu social de son pays, en se distinguant dans la peinture des caractères et dans la critique des mœurs nationales. Après quelques essais, esquisses de personnages, écrits pour « se faire la main et pour introduire une nouvelle technique dans le roman castillan », comme lui-même nous le disait par lettre, il publia un roman, *Beba*, bien observé et bien écrit, qui fut la révélation d'un romancier peu commun. Ensuite, il écrivit *Raza de Caïn*, qu'il faut compter parmi nos meilleurs romans modernes; tableau vaste et approfondi de la vie sociale uruguayenne, où l'intensité psychologique se joint à la sagacité critique et à la transcendantalité idéologique. Se laissant emporter par l'enthousiasme de ses idées philosophiques, il publia ensuite une œuvre que l'on pourrait qualifier de morale sociale, dans laquelle, dédaigneux des postulats illusoire et des rêves inutiles, générateurs de beaucoup de nos vices collectifs, il préconise l'égoïsme fortifiant et l'utilitarisme fécond, allant jusqu'à proclamer, comme Zarathoustra, la mort des Dieux, la débâcle de tous les idéalismes : *La Muerte del Cisne*.

Dans son dernier livre, *El terruno*, M. Reyles, revenant au genre où il a triomphé, nous donne une œuvre aussi vigoureuse que représentative : le roman de la terre uruguayenne, cette terre riche et généreuse que les habitants sains de la campagne s'efforcent de féconder, tandis que les hommes faux de la ville s'obstinent à la ravager en leurs éternelles révolutions. De là deux esprits et deux attitudes sociales dont l'antagonisme constitue la trame du roman :

Ils apparaissent incarnés dans les deux personnages principaux : Mamagela, brave femme du terroir, laborieuse et optimiste, qui, guidée par le bon sens naturel, aiguillonnée par le désir de prospérer, parvient à faire sa fortune et celle des siens, répandant alentour le bien-être et la joie ; Tocles, son gendre, pauvre homme de la ville, visionnaire et vaniteux, qui, trompé par la demi-science universitaire, perd son temps entre les rêves vains et les projets échevelés, et qui, bien que changeant brusquement d'idées, ne parvient à faire rien d'utile pour lui ou pour la société dont il est membre. Autour d'eux agissent divers personnages secondaires plus ou moins représentatifs : Primitivo, l'autre gendre de Mamagela, incarnation du bon gaucho, homme honnête et laborieux qui ne revient à la férocité primitive qu'après la disgrâce fatale ; Amabilia, la femme de Tocles, prototype de la maîtresse d'école altière et présomptueuse, égarée par son savoir limité ; Pantaléon, représentation du *caudillo* traditionnel, produit de la barbarie ancestrale et de la désastreuse politique du pays, qui vit la lance à la main, taciturne les jours de paix, radieux dans les moments de lutte. En général, ces personnages se détachent, agissent, parlent avec une remarquable vivacité, avec une évidente chaleur d'humanité. L'excellent peintre de caractères qui est en M. Reyes est parvenu à extérioriser en eux, non seulement les grands traits qui caractérisent le type générique, mais aussi les nuances intimes qui déterminent le type individuel existant même dans les êtres les plus anodins. Là est le mérite remarquable de l'œuvre. Néanmoins tous ces personnages n'ont pas une égale valeur humaine. Ainsi, tandis que Mamagela, cette excellente femme qui travaille avec animation, qui prend du maté toute la sainte journée, qui bavarde avec une bonne humeur inaltérable, nous paraît pleine de vérité, débordante de vie ; Tocles, cet homme visionnaire et sans talent, qui, imprégné de philosophie abstraite et consacré à l'apostolat idéaliste, pour une cause de peu d'importance, l'échec de sa candidature à la députation, change radicalement d'idées, disserte sur l'idéalisme vain et la mauvaise politique du pays avec une lucidité et une sagesse dont il est naturellement incapable ; qui tombé enfin dans le scepticisme et le dégoût de tout, au moment où il se dispose à renoncer au monde, se réconcilie avec la vie et revient à la volonté d'agir parce qu'une vieille femme, sa belle-mère, lui dit en larmoyant qu'elle l'aime et qu'elle le comprend, celui-ci nous semble peu véritable et moins vivant. De même, Amabilia, la pseudo-savante qui abandonne sans regret son « apostolat » pour s'enfoncer dans la campagne, à la suite d'un mari dont elle est désillusionnée, nous paraît faussement humaine. Par contre, combien profondément réel se montre Primitivo qui, bouleversé par l'infidélité de son épouse, s'abîme dans le vice et la barbarie jusqu'à supprimer l'auteur de son infortune et périr

lui-même dans l'incendie de sa ferme; et combien typique se présente à nous Pantaléon qui, dans sa fièvre belliqueuse, attaque l'ennemi avec une folle témérité et, se voyant perdu, se laisse entraîner par son cheval emporté pour ne pas être appréhendé vivant. C'est que M. Reyles, conduit tantôt par son instinct d'artiste, tantôt par ses idées philosophiques, a créé certains de ses personnages avec les éléments de la pure réalité, et a tendancieusement forgé les autres pour démontrer ses principes. En observant avec attention, on voit en cette œuvre une thèse qui répond aux idées philosophiques de l'auteur: la banqueroute de l'idéalisme désintéressé et le triomphe de l'utilitarisme dominateur, proclamés dans *La Mort du Cygne*. Est-il nécessaire de réfuter de telles idées? Si dans l'homme existe l'instinct de conquête et de domination, source du progrès matériel, il est évident qu'existe également en lui le désir de pureté et d'altruisme, origine du surpassement de soi. Et puis, la norme de tout utilitarisme licite, c'est-à-dire véritablement utile, n'est-ce pas en définitive l'idéalisme désintéressé? Les vices politiques de son pays, que l'auteur déplore tant, ont précisément pour origine le désir fou de conquête et l'absence de cet idéalisme nécessaire. Cependant, cette thèse douteuse se montre atténuée, dominée (au point qu'aucun des critiques de l'ouvrage n'en a parlé) par le flot généreux de vérité bien notée, de réalité bien fixée, qui enveloppe l'action comme une végétation spontanée, luxuriante. Par malheur, pareille qualité ne règne pas avec une même vigueur dans le fond du tableau, ni en certains détails. Les descriptions du milieu matériel sont brèves et peu caractéristiques; les paysages rares et pas suggestifs; en outre le langage des personnages en vient à paraître peu naturel à cause de la longueur des tirades, et décoloré par manque de tournures populaires.

M. Federico Gana, Chilien s'est montré depuis quelques années conteur très intense et très délicat, peintre de la vie rurale de son pays. Quand notre mouvement moderniste renouait et développait tous les genres littéraires, M. Gana s'adonna avec autant d'enthousiasme que de tact à styliser notre vie campagnarde. Certes, nos anciens romanciers, Jotabeche, Blest Gana, Barros Gres, avaient déjà traité la matière, mais, préoccupés de photographier les mœurs, en général ils n'étaient parvenus à donner des caractères et du paysage que des images indécises, tachées d'irritante vulgarité. M. Gana, guidé par son goût affiné formé à la lecture des grands romanciers russes, est parvenu à dégager de cette vie primitive et bizarre ce qu'il y a en elle de profondément humain, de typique, d'original en des nouvelles aussi vivantes et pittoresques que pures de facture; ces récits publiés dans les revues ont été le point de départ de tous les jeunes qui ensuite ont cultivé ce genre, lesquels, s'ils ne sont pas

toujours inspirés d'eux, ont au moins pris l'impulsion initiale. Malheureusement, ce bel écrivain, découragé par l'ambiance réfractaire et enveloppé dans la désastreuse bohème des lettrés du moment, a produit peu et n'avait pas publié de livres, occupant son temps en projets et en rêves plutôt qu'au labeur.

Enfin, sous le titre de **Dias de Campo**, il vient de nous donner un recueil de ses meilleures nouvelles. Celles-ci sont, en effet, des scènes observées ou des impressions vécues par l'auteur pendant les jours qu'il passa dans la hacienda de sa famille, en une région pittoresque de la campagne chilienne. Poussé par le désir de la vérité stricte, M. Gana se contente de nous rapporter directement ce qu'il a vu ou senti ; mais son regard a été si pénétrant, sa manière de sentir si profonde, qu'il parvient, en ces simples croquis de la réalité, à nous donner des cas de vie puissants et caractéristiques, à nous présenter des personnages pleins d'humanité et de couleur locale, à nous offrir des paysages que l'on sent imprégnés du parfum âpre de la flore autochtone. Remarquez l'histoire de cette pauvre jeune fille qui, précipitée dans le déshonneur par un père sordide, dédaignée à cause de cela par le *huaso* qu'elle aime, meurt de chagrin ; la vie de ce campagnard rude et généreux qui, étant parvenu à se faire une petite fortune, recueille en sa maison, comme une reine, son ancienne propriétaire tombée dans la misère. Voyez cet homme de peine miséreux et méprisé, qui sous son air timide et son poncho usé cache l'âme d'un héros anonyme, défenseur dévoué de sa patrie ; ce mendiant assassin, qui confesse avec jactance ce qu'il a fait et que « Dieu même ne pourrait défaire », tuer comme un chien le caballero qui lui a tué son chien. Regardez ces verts pâturages, ces enclos remplis de bétail, ombragés quelquefois de groupes de vieux arbres que les parasites fleurissent ; ces montagnes cuirassées de neiges éternelles dans les sentiers abrupts desquelles les pâtres luttent avec les pumas. C'est la vie, c'est l'homme, c'est la terre du pays primitif et vigoureux, dans sa réalité frappante et sa lointaine suggestion. C'est que cet écrivain unit à la puissance de la perception un art consommé. Ainsi, non seulement il précise dans les situations le véritable intérêt humain, il accentue dans les personnages les traits extérieurs et psychiques caractéristiques, mais encore il met également dans les descriptions la couleur locale juste et la touche précise ; il développe la psychologie au cours même de l'action sans le faire sentir ; enfin, il fait parler aux campagnards leur langage propre, sans abuser des barbarismes ni employer le moyen anti-littéraire de la traduction phonétique, en consignnant leurs façons ingénues, leurs exclamations particulières, leurs raccourcis savoureux. Son livre, en apparence léger, *facile*, est ainsi en réalité, un petit ouvrage parfait en son genre.

M. Angel Estrada (fils), Argentin, s'est fait remarquer comme un

lettré très avisé et très délicat, cultivant tous les genres d'imagination, du poème au roman. Aiguillonné par ce qu'il appelle « l'immortelle inquiétude », il a vécu en voyage continu par le vieux monde, en perpétuelle étude des lettres et de l'art, en éternelle recherche de beauté et d'idéal, interprétant ses sensations, ses méditations, ses états d'âme sous différentes formes et avec autant de science que d'art et de sentiment, car il est à la fois un homme d'étude, un styliste exquis et un sentimental passionné. Ainsi, il a publié deux gros recueils de poèmes, *Alma nomade*, *El Huerto armonioso*, impressions lyriques brillantes ou délicates, bien que, parfois, un peu froides ou maniérées, à cause, peut-être, du moule métrique dont il ne parvient pas toujours à se rendre maître. Il a écrit deux romans, *Redencion*, *La Ilucion*, histoires d'amour et d'exaltation artistique, dans lesquels la psychologie exceptionnelle s'allie à un esthétisme raffiné et mystique. Il a publié encore de nombreux livres de ce genre tout moderne d'impressions parallèles de voyage, d'art, de vie : *Del Color y la Piedra*, *Formas y Espiritus*, *Calidoscopio*, etc., pages délicieuses, chatoyantes et suggestives, pleines de nuances, de goût, d'émotion. Cet écrivain artiste, épris de toutes les splendeurs, ne pouvait manquer de chercher des motifs dans les époques anciennes de raffinement et d'art. Il l'a fait dans une pièce dramatique, évocation de l'âge bleu des troubadours provençaux, *Cadoreto*, et il vient de l'accomplir dans une œuvre romanesque, reconstitution des jours de pourpre de la Renaissance italienne, **Las très Gracias**. Celle-ci est véritablement une vision intégrale, éblouissante, de cette époque incomparable, belle et inspirée, comme exaltée par la splendeur de la statuaire antique rendue à l'admiration des hommes par la vieille terre illustre. Les trois Grâces? Ce sont Pellinetta, Milantia, Novella, les trois héroïnes du livre. Cherchant un louable plan original, M. Estrada nous fait voir, dans un prologue, un vieil artiste et humaniste nourri de culture antique et de philosophie platonicienne, qui prend ces trois beautés comme modèles pour peindre un tableau des trois Grâces. Puis il nous rapporte, en trois longs chapitres, l'histoire de chacune d'elles. Histoires ardentes et fatales, illuminées par tous les dons de la vie splendide et finalement assombries par toutes les rigueurs du destin adverse. Mais à travers ces vies, à côté de ces figures, l'auteur fait agir une foule de personnages, les princes, les artistes, les humanistes de l'époque ; il décrit de nombreuses fêtes ou réjouissances publiques, des banquets, des entrées triomphales, des cortèges, des représentations d'allégories et de mystères ; il conte différents faits de politique ou de guerre, les menées diplomatiques de Jules II, sa campagne fulminante contre Bologne ; il dépeint, enfin, villes, régions, monuments, œuvres d'art, Rome, Siègne, Ravenne, la cam-

pagné d'Albano, les marbres antiques exhumés, les peintures de Raphaël au Vatican... Et tout cela en une série de tableaux brillants, prismatiques et minutieux, comme des peintures botticelliennes dans un style vibrant, irisé, et subtil, comme un réseau de gemmes, dans un vocabulaire opulent à peine accru de néologismes, où il y a un mot propre pour le moindre accessoire. Mais tout cela aussi dans un défilé de personnages, dans une suite de scènes, une prodigalité de somptuosités, une profusion de détails tumultueuse, vertigineuse, excessive. Sans doute, il y a des personnages très bien tracés, comme Novella, Michel-Ange, Jules II ; il y a des tableaux très vivants, comme la fête dans les jardins de la Farnesina ; il y a des descriptions très fermes, comme celle de l'œuvre de Raphaël ; mais la majorité de ces personnages qui apparaissent sans préparation, de ces scènes qui s'accumulent sans ordre, de ces descriptions d'un impressionnisme fougueux, en taches flottantes, sans appui de dessin, paraissent indécis et quelque peu artificiels, donnant plutôt que l'impression de la vie la sensation d'un énorme panneau décoratif dans lequel les figures, les guirlandes, les fleurs se groupent, se serrent, s'entrelacent brillamment, mais point naturellement. C'est dommage, parce qu'avec plus d'ordre, de sélection, de mesure, ce beau livre aurait été une œuvre parfaite.

M. Pedro Prado, Chilien, s'est fait connaître surtout comme un poète singulier, mais il s'est manifesté aussi comme prosateur et romancier pas commun. Dédaigneux de tout préjugé rhétorique ou philosophique, il s'est efforcé d'interpréter la beauté visible du monde en même temps que cette beauté occulte qui est dans l'essence des choses et que les hommes appellent vérité, librement, parfois gauchement, tantôt en un vers de la plus grande liberté, pas toujours réussi, tantôt en une prose rare, très savoureuse, bien que parfois quelque peu forcée. Nous nous sommes occupés déjà de son œuvre en vers. En prose, il a publié un recueil de poèmes, *La Casa Abandonada*, petites pièces intenses et étranges dans lesquelles le poète penseur qu'il y a en M. Prado réussit à nous donner la sensation du « passage des choses invisibles ». Ensuite, il nous a offert en *La Reina de Rapa Nui* un petit roman qui unit à la rareté de la fantaisie et à la puissance de la pensée coutumières de l'auteur, la pondération de l'idée et la pureté de la facture rares en lui. Cela revient à dire que c'est, à notre avis, son meilleur ouvrage. C'est l'histoire d'un voyage à l'île de Pâques, cette colonie du Chili, perdue dans l'immensité du Pacifique, dans laquelle le protagoniste nous dépeint la vie heureuse, bien qu'amorale, des indigènes, leurs mœurs libres et pittoresques, en même temps qu'il nous raconte ses amours avec la charmante petite reine du pays mystérieux plein de ruines de temples préhistoriques. Sans doute, il s'agit d'un tableau

imaginaire et même un peu symbolique, mais il y a dans la narration une couleur si véritable et un sentiment si profond de l'existence primitive et du milieu lointain, que tout en lui nous paraît, par magie d'art, réalité de vie et de beauté, et que l'œuvre nous semble une nouvelle exotique consciencieusement observée, une idylle d'amour et de mort vécue avec intensité.

Le dernier livre de M. Prado, **Los Diez**, est un conte franchement fantaisiste et symbolique. Il y est question d'un groupe d'artistes qui demeurent dans un vieux cloître, en communauté de labour et de méditation, se faisant part de leurs pensées en de longs discours lyriques. Il y a dans l'ouvrage de très belles pages, pleines d'idées curieuses et d'images bizarres; néanmoins l'histoire reste sans émotion, sans vibration humaine: son symbolisme n'est pas celui de la vie, mais celui des idées éthiques ou esthétiques de l'auteur. Il est vrai que la description du cloître avec son clocher mélodieux et son puits peuplé de crapauds centenaires donne une impression pénétrante de vie mystérieuse, autant que les discours des artistes atteignent parfois des notes du plus haut lyrisme. Mais le récit du Frère Errant, qui constitue le noyau thématique, paraît froid, décoloré, artificieux: on dirait que celui-ci déclame une fable morale et un peu sarcastique, taisant ses aventures vraies. Heureusement, il y a dans le livre une image finale qui est une trouvaille de beauté et de vérité: cette Barque des Dix qui, lorsque ceux-ci l'occupent, commence à monter, à monter dans l'azur, et qui, à mesure qu'elle s'élève, s'enflamme peu à peu au point que, « s'il avait été possible que les poètes et les enfants de la terre parvinssent à l'apercevoir, ils l'eussent vue passer comme un oiseau lumineux ». La *Barque Etoile*, l'esquif des rêves de tous les artistes. N'est-ce pas un symbole digne de l'imagination d'un grand poète?

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Das Verbrechen, par l'auteur de « J'accuse », tome 1^{er}; Lausanne, Payot, fr. 6.
— E. Gomez Carrillo: *An Cœur de la Tragédie*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Francisco Orozco Muñoz: *La Belgique violée*, Berger-Levrault, 2 fr. — Maurice Genevoix: *Nuits de guerre*, Flammarion, 3 fr. 50. — Henri René: *Jours de gloire, jours de misère*, Perrin, 3 fr. 50.

Le troisième livre de *J'accuse* était déjà intitulé « le crime ». Le crime — **Das Verbrechen**, — c'est exactement l'acte abominable par quoi les deux empires centraux ont déchaîné la guerre. L'auteur encore anonyme, mais dont la personnalité s'est affirmée récemment en plusieurs circonstances, cette fois-ci précise et développe son accusation; il reprend la procédure, comme il le dit lui-même, et traîne les coupables devant un tribunal mieux instruit des